

—Monsieur, dit-il, vous avez une communication à me faire ?

—J'ai à dire à monsieur le baron quelque chose qui l'intéressera, je crois. Je m'appelle Joseph Gallot.

—On m'a dit votre nom.

—Est-ce qu'il était inconnu à monsieur le baron ?

—Absolument.

—Je comprends, on n'a pas cru devoir vous parler de moi.

—Et qui donc aurait pu me parler de vous ? demanda de Simiane étonné.

—Une personne que vous avez connue.

—J'ai connu et je connais encore beaucoup de personnes.

—Celle dont je parle, monsieur le baron, était une jeune fille divinement jolie, une adorable blonde avec des yeux bleus superbes, et une taille, et des épaules, et une bouche.

—Enfin, une merveille, fit le baron en souriant.

—Oui, une merveille ayant la grâce et la distinction d'une princesse.

—Vous me faites de cette jeune fille un portrait on ne peut plus flatteur, mais qui ne me la fait point reconnaître. J'ai connu des blondes aux yeux bleus divinement jolies, et des brunes aux yeux noirs divinement jolies aussi ; la femme que l'on aime, monsieur Joseph Gallot, est toujours adorable ; on admire sa taille, ses épaules, sa bouche, bien d'autres choses encore, et il serait singulier qu'on ne lui trouvât point la grâce et la distinction d'une princesse.

Le borgne répliqua avec un malicieux sourire :

—Oh ! je sais bien que monsieur le baron a eu de nombreuses bonnes fortunes et qu'il a été beaucoup aimé ; mais, je suis sûr, —dame chacun a son petit orgueil, —je suis sûr que monsieur le baron n'a guère rencontré de femmes blondes ou brunes comparables à ma nièce, la belle Marie Sorel.

M. de Simiane ne put s'empêcher de tressaillir.

—Marie Sorel ! exclama-t-il.

—Hé ! monsieur le baron, fit le borgne en se frottant les mains, je savais bien que le nom de ma nièce produirait son effet.

—Vous dites que Marie Sorel est votre nièce ?

—Mon Dieu, oui, je suis son oncle, par alliance, il est vrai : mon épouse défunte était la propre sœur de la mère de Marie.

—Et vous venez me trouver de la part de votre nièce ?

—Non, monsieur le baron ; du reste, je n'ai pas à vous le cacher, depuis plusieurs années Marie et moi nous sommes brouillés, ce qui ne m'empêche pas, vous le voyez, de vous faire une petite visite afin de la rappeler à votre souvenir.

—Ah ! Et qu'est-elle devenue, votre charmante nièce ?

—Comment, vous ne le savez pas ? Vous ignorez ce qui lui est arrivé ?

—Je ne sais rien, si ce n'est que ce pauvre André Clavière l'a épousée quelques temps avant son duel. Depuis cette époque je n'ai plus entendu parler d'elle.

—Oh ! alors, si vous ne savez pas autre chose... Mais convenez, monsieur le baron, que vous ne vous êtes pas intéressé à elle comme vous le deviez, car enfin, vous l'aimiez.

—Assurément, je ne détestais pas Marie Sorel, qui était une adorable créature ; je l'ai aimé. Une idée, un caprice...

Mais après ce duel, qui a fait beaucoup de bruit, duel que j'ai regretté, que je regrette encore, car enfin je n'avais aucune raison d'en vouloir sérieusement à ce malheureux Clavière, j'ai compris que je ne devais plus penser à Mlle Sorel, devenue Mme Clavière, et dont j'avais fait une veuve.

D'ailleurs, à cette époque, un coup de vent m'avait jeté d'un autre côté ; j'avais toutes sortes de grands ennuis, de graves préoccupations : une sœur condamnée par les médecins et ma mère, dont la santé délabrée causait de vives inquiétudes.

—Et puis monsieur le baron était devenu subitement très amoureux d'une jolie danseuse, Mlle Clara, surnommée Bouton-de-Rose.

—Tiens, tiens, vous savez cela ? dit froidement de Simiane.

—Je préviens monsieur le baron que je sais beaucoup de choses.

—On n'est jamais trop instruit, monsieur.

—C'est égal, monsieur le baron. Vous ne vous doutiez guère des suites qu'aurait votre coup d'épée.

Comme vous le dites, vous n'aviez aucune raison d'en vouloir sérieusement à André Clavière.

Mais voilà, vous ne connaissiez pas encore la jolie danseuse et ce pauvre jeune homme, qui arrivait de Boulogne, vous portait éblouissement.

Et cependant...

Oh ! il aimait, il adorait Marie, il en était fou ; il l'a bien prouvé en l'épousant ; mais c'était un amour purement platonique.

Du reste, monsieur le baron savait très bien qu'il avait en Marie Sorel une fiancée incapable de le tromper.

—Permettez, monsieur Joseph Gallot, Marie Sorel n'était pas ma fiancée.

—Ma nièce n'était pas votre fiancée ?

—Je n'ai jamais été l'amant de Marie Sorel.

L'ancien serrurier regarda de Simiane l'œil ahuri.

II

DEUX MISÉRABLES

Il y eut un moment de silence pendant lequel Gallot resta tout décontenancé.

Enfin il reprit son assurance, et, avec un sourire forcé :

—Je ne sais pas, fit-il, pourquoi monsieur le baron me parle ainsi, mais bien sûr il veut se moquer de moi.

—Apprenez, monsieur, répliqua de Simiane avec raideur, que je ne me moque jamais de personne.

—J'ai voulu dire que monsieur le baron plaisantait.

—Je ne plaisante pas, ce que j'ai dit est la vérité.

—Ainsi, Marie Sorel n'était pas la fiancée de monsieur le baron ; mais ce duel, pourquoi ce duel ?

—Il a eu une cause que je n'ai pas à vous faire connaître.

—Monsieur le baron voudrait-il me faire croire que ma nièce ne devait pas se marier ?

—Je n'ai pas dit cela.

—Alors, vous savez comme moi qu'elle avait un fiancé ?

—Parfaitement.

—Et ce fiancé, vous l'avez connu ?

—C'était un de mes amis. Mais je m'aperçois, Joseph Gallot, que vous n'êtes pas aussi instruit que vous le prétendiez tout à l'heure.

—En effet, et je le reconnais, il y a des choses que j'ignore. Ainsi, monsieur le baron, je croyais que c'était vous qui aviez été le fiancé de Marie Sorel ; je me suis trompé et je vous en fais mes excuses. Mais puisque monsieur le baron a connu ce fiancé, qui était un de ses amis, je le prie de vouloir bien me dire le nom de ce monsieur pour que je sois mieux instruit.

—Halte-là, maître Gallot, riposta de Simiane avec hauteur, vous êtes trop curieux ; il ne me plaît pas de vous faire connaître le nom de celui qui a été l'heureux amant de Marie Sorel.

Le borgne se mordit les lèvres de dépit. D'ailleurs, maintenant, il était consterné et faisait piteuse mine ; car s'il avait été bien accueilli par le baron, mieux même qu'il ne pouvait l'espérer, il comprenait l'inutilité de son audacieuse démarche. Il s'était cru sur une bonne piste et il avait fait fausse route.

Il se leva et prit son chapeau qu'il avait posé sur un meuble.

—Je ne veux pas abuser plus longtemps des instants de monsieur le baron, dit-il, dissimulant mal sa mauvaise humeur, et avant de prendre congé de lui, je lui demande humblement pardon d'être venu le déranger.

—Mais vous ne m'avez causé aucun dérangement, monsieur Gallot ; il m'a été agréable, au contraire de faire votre connaissance, et en me parlant de votre nièce, vous m'avez fort intéressé.

Allons, ne soyez pas aussi pressé, et veuillez rester quelques instants encore.